LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE, POEME DE MR. POPE, TRADUIT EN VERS...

Alexander Pope

LE TEMPLE

DE LA

RENOMMÉE,

POËME

DE M^R. POPE,

Traduit en Vers François.



A LONDRES.

M DCCXLIX.



PREFACE.

JE gardois depuis dix ans cette Traduction du Temple de la Renommée de Mr. Pope, sans songer à la montrer au Public ; mais ayant vû dans le Mercure dernier qu'il en alloit paroître une en Prose, je laisse prendre à la mienne son droit d'aînesse, dans l'espoir que les Vers donneront aux François une idée plus juste du genre de cet Ouvrage de poësie. L'Auteur Anglois avoue lui-même qu'il en a pris le fond dans la maison de la Renommée de Chaucer, * mais qu'il en a entiérement changé l'ordre, & une partie des descriptions : il feint d'avoir vû ce monument dans un songe. Son imagination le transporte dans les airs, & lui présente

* Poëte Anglois qui vivoit dans le XIVe. siécle. Il fut surnommé l'Homere Anglois, à cause de ses beaux Vers.

un ſuperbe édifice dont il fait la deſcription, ainſi que de la Renommée qui préſide en ce Temple, & qui y décide ſouverainement de la réputation des Mortels qui recherchent ſes faveurs.

Malgré les louanges que les Anglois ont donné à ce Poëme, ils y ont cependant trouvé une ample matiere à la critique. Ils ont reproché avec raiſon à M[r]. Pope de s'être trop abandonné au feu de ſon imagination, ſans égard à la vraiſemblance, & d'avoir mis peu d'ordre dans ſon Ouvrage. Il a cru répondre à ces reproches, en diſant qu'une fiction allégorique & idéale, admet tout ce que le cerveau échauffé peut offrir dans un rêve agréable, ſans exiger une vraiſemblance parfaite; mais ſes adverſaires mettent une grande différence entre un rêve extravagant, & une viſion ſurnaturelle. Cette maniere de voir, étoit regardée des Anciens comme une inſpiration de quelque Divinité qui avoit le pouvoir de raſſembler dans notre imagination (nos ſens étant aſſoupis) des objets phantaſtiques & prodigieux, mais toujours raiſonnables & probables. L'Auteur s'eſt ſervi de la même autorité

des Anciens pour répondre à cette objection: Ariſtote a dit que la Fable eſt l'ame de la Poëſie. Plus elle eſt morale, plus elle doit être eſtimée; c'eſt le fruit qu'on peut tirer de l'allégorie, dont on a fait uſage dans tous les tems. A la vérité, elle doit être variée & ajuſtée au génie & aux mœurs des différentes Nations; avec ces qualités, elle a réuſſi dans les ſiécles les moins éclairés. Les Troubadours & Pétrarque qui a pris d'eux l'idée de ſes Poëſies, y ont eu recours; Boccace les a ſuivis, ainſi que Chaucer, dont ce Poëme eſt tiré: l'Arioſte s'y eſt livré à l'excès, dans ſon Orlando furioſo; & quoiqu'il ſe ſoit trop abandonné à ſon génie, les Italiens le préférent au Taſſe qui en a uſé plus ſagement, & qui s'eſt appliqué à ſuivre les regles des Anciens. Ces exemples prouvent que cette ſorte de Poëſie, a toujours été en uſage chez les meilleurs Poëtes de tous les tems. On ne peut donc blâmer cette fiction, parce qu'elle eſt allégorique, ſans contredire le jugement & la pratique des plus grands génies anciens & modernes. D'ailleurs l'allégorie convient particulierement au tour d'eſprit des Anglois; la plû-

part de leurs Auteurs en ont fait un uſage très-fréquent ; le Babillard & le Spectateur en ſont remplis. M^r. Adiſſon attribue au tempérament rêveur & mélancolique de ſes compatriotes ce goût pour les viſions, qui leur eſt ſi commun.

Il eſt bien vrai que les hommes aiment tant la vérité, qu'ils ſe plaiſent à trouver dans la Nature la repréſentation des objets qu'on leur décrit ; mais le rocher tranſparent & brillant qui ſoutient ce Temple, dont on a blâmé l'idée comme trop chimérique, ne contredit point cette vérité : l'endroit de ce Poëme qui le compare aux montagnes de glace, que les Voyageurs nous diſent avoir vûes dans les Mers du Nord, rend cette fiction très-vraiſemblable.

Dans la deſcription des Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, on a reproché avec plus de raiſon à M^r. Pope d'avoir décrit des choſes que la Sculpture ne peut rendre ſenſibles, telles que la marche des arbres, qui ſe déracinent pour venir écouter les chants d'Orphée, & les pierres qui s'arrangent au ſon de la lire d'Amphion, qui eſt repréſenté bâtiſſant les murailles de Thébes : ces mouve-

mens ne peuvent s'appercevoir dans des figures immobiles, encore moins l'effet de l'Echo du Mont Cytheron. Ces idées sont trop hardies, mais elles plaisent à l'imagination du Lecteur, & il oublie le manque de vraisemblance. Homere en faisant l'énumération des figures qui ornoient le bouclier d'Achile, a décrit des mouvemens aussi impossibles à représenter.

L'Auteur a pris de Virgile la description de la figure de la Renommée : il auroit dû parler de sa Trompette, dont elle fait souvent usage dans ce Poëme ; il accuse cette Déesse des mêmes injustices dont sa sœur la Fortune a été tant de fois convaincue. Je ne sçais si leur parenté est bien établie ; mais il me semble qu'il ne fait pas assez sentir la cause des caprices qu'il lui attribue, dans l'instant où les Peuples de toutes Nations & de différens genres de mérite, viennent lui demander de les rendre célébres : j'ai eu peine à comprendre pourquoi elle traite avec un si grand mépris des gens qui avoient bien vécû, & qui n'avoient cherché que le bien public ; je n'ai pû attribuer ce jugement qu'à son caprice, non plus que l'ap-

plaudiſſement d'un moment qu'elle donne à des petits-Maîtres ridicules, qu'elle ſiffle un inſtant après.

Les Guerriers & les Conquérans qui viennent lui demander les honneurs immortels, en ſont reçûs avec horreur; cependant ſon Temple en eſt rempli : Alexandre, Céſar, & pluſieurs autres y tiennent le premier rang; il ſemble même que ce ſoit pour eux qu'il ſoit bâti : apparemment qu'elle ne les y ſouffre que par néceſſité, ſans mettre leur mérite au premier dégré. Celui des Philoſophes & des gens de Lettres paroit la toucher beaucoup plus : il eſt vrai que c'eſt par leur moyen que les Héros ſont connus, & qu'ils paſſent à la poſtérité.

On pourroit demander pourquoi des gens vertueux & modeſtes, qui n'ont d'autre deſir que d'être ignorés, viennent ſe préſenter aux Autels de la Renommée; leur priere n'eſt point contradictoire, les bonnes actions qu'on a pris ſoin de cacher, ont été quelquefois divulguées; d'ailleurs il faut ſuppoſer que cette Déeſſe a le pouvoir d'enſevelir dans l'oubli les ſublimes vertus, comme elle a celui de les célébrer.

L'amour propre des femmes a été bleſſé, de n'en trouver aucune dans ce Temple, quoique les Hiſtoriens ayent fait mention de pluſieurs Héroïnes, qui auroient pû y être admiſes, telles que Sémiramis, Clelie, Porcie, Zénobie & autres.

Le défaut le plus conſidérable de ce Poëme, eſt le manque d'unité de deſſein. Sur la fin de l'Ouvrage, le Temple qu'on vient de décrire diſparoît ; il en ſuccéde un autre, dont Mr. Pope a pris le modéle dans l'ingénieuſe deſcription qu'Ovide nous a laiſſée de la demeure de la Renommée : ce lieu où tous les objets ſe raſſemblent de toutes parts, & où tout eſt toujours en mouvement, ſans qu'il y ait jamais un moment de repos & de ſilence. Il ſemble que ce Monument nouveau, n'ait plus de rapport au premier, qui eſt vraiement le Temple de Mémoire ; je ne ſçai comment on pourroit nommer celui-ci. J'aurois pû les confondre l'un dans l'autre, & changer pluſieurs endroits de ce Poëme, afin d'y mettre plus d'ordre & plus d'unité ; mais mon opinion eſt qu'un Traducteur ne ſçauroit être trop fidéle à ſon Original, & qu'il doit l'imiter autant

qu'il lui eſt poſſible dans le tour de ſes idées; & l'arrangement de ſon Ouvrage. Je crois cette Traduction auſſi exacte qu'elle puiſſe être en Vers ; ce n'eſt point moi qui doit y paroître, c'eſt l'Auteur que je veux faire connoître dans un autre langue : il y a des gens qui prétendent qu'on doit s'approprier l'Ouvrage qu'on veut traduire, en changer l'ordre à ſon gré, & lui donner la forme qui paroît la plus convenable : alors ce n'eſt plus faire paſſer dans notre langue le caractére d'eſprit des Nations Etrangeres, c'eſt donner le ſien propre. Que diroit-on d'un Peintre qui partiroit pour l'Italie, dans le deſſein de rapporter en France les copies des meilleurs maîtres, & qui changeroit l'ordonnance de leurs Tableaux, & le goût de leur draperies, pour en rendre le deſſein plus régulier, & les ornemens plus conformes à nos uſages? vous mettroit-il au fait de leur maniere & de leur génie? rempliroit-il votre attente? Un Auteur Tragique qui veut repréſenter le caractére d'Oreſte, le peindroit mal, s'il lui donnoit des expreſſions modérées, & s'il l'habilloit à la françoiſe. Quoique les Anglois ſoient nos voiſins,

leur goût & leurs idées different beaucoup des nôtres. Mon dessein a été de suivre mon guide pas-à-pas ; si ce Poëme paroît froid, ce sera la faute de mes Vers, & non celle de M^r. Pope ; son esprit & son talent sont estimés de tous ceux qui sçavent la langue Angloise, & sont connus des François par d'excellentes Traductions qui ont été faites de plusieurs Ouvrages de ce Poëte célébre.





LE TEMPLE
DE LA
RENOMMÉE.

DANS ce tems où les prez embellis par les fleurs
De la saison nouvelle annoncent les douceurs,
Où de l'astre du jour la chaleur vive & pure
Par ses rayons féconds ranime la Nature;
Dans ce tems où tout semble inviter au repos,
Le sommeil sur mes yeux répandit ses pavots:
Les soins & les desirs sortirent de mon ame,
L'Amour même à mon cœur fit moins sentir sa flamme.
Ces tranquiles instans, précurseurs du réveil,
Où nos sens sont saisis d'un plus léger sommeil,
Sont les tems destinés aux visions trompeuses:
Mille fantômes vains de formes monstrueuses,

Dispersés dans les airs & bientôt réunis,
Se jouerent long-tems de mes sens assoupis.

Je me crus transporté loin des bornes du monde,
J'embrassois d'un coup d'œil les Cieux, la Terre &
l'Onde,
Le Globe en équilibre, environné des Eaux,
L'immensité des Mers couverte de Vaisseaux;
Des Rochers escarpés, des Montagnes stériles,
Des Temples, des Forêts, des Campagnes, des Villes:
Le Soleil quelquefois embellissoit ces lieux,
Un nuage souvent les déroboit aux yeux.

Sur ces divers objets je promenois ma vûe,
Lorsqu'un bruit effrayant vint ébranler la nue:
Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les Antres creux le murmure des Mers.
Les yeux levez au Ciel pour le rendre propice,
Devant moi j'apperçois un superbe Edifice;
Son orgueuilleux sommet d'un obelisque orné,
De nuages épais sembloit environné.
Par l'ordre du Destin, sur un Rocher de glace,
Ce riche Monument avoit fixé sa place:

L'accès en est d'abord facile & séduisant,
Mais le chemin devient dangereux & glissant.
Ce Rocher merveilleux, à l'albâtre semblable,
Paroît d'une matiere éclatante & durable.
On apperçoit au tour différens noms tracés,
Par le tems ennemi presque tous effacés.
Leur siécle adulateur, au Temple de Mémoire,
Vainement leur promit d'éterniser leur gloire.
Les Critiques jaloux avec art s'efforçoient
De remplir de leurs noms les traits qu'ils effaçoient;
Ces foibles traits bientôt à d'autres faisoient place,
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un Soleil trop brûlant, un Vent trop furieux,
Nuisent également à l'éclat de ces lieux:
Ainsi la Renommée est autant ennemie
D'un éloge excessif que des traits de l'envie;
Le fond de sa demeure est toujours respecté
Et du froid des Hyvers & des feux de l'Eté.
Comme on voit le Cristal fidéle à la gravure,
Des traits qu'on y traça conserver la figure:
Ainsi sur ce Rocher sont gravés divers noms,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & ses poisons.
Chaque siécle au suivant en transmet la mémoire,
Le tems n'a rien ravi de leur solide gloire:

Les ans même ont rendu plus grands & plus fameux
Ces noms qui passeront à nos derniers Neveux.

Tels on voit les Rochers de la nouvelle Zemble,
(Ouvrage que le froid de tous les tems rassemble)
Elever dans les airs leurs éclatans frimats;
Le Soleil luit envain sur ces affreux climats;
Malgré les feux du Ciel, une neige éternelle
Sur ces Rochers glacés toujours se renouvelle,
Et leur brillant sommet de loin paroît aux yeux
Elevé comme Atlas pour soutenir les Cieux.

Sur un pareil Rocher régne la Renommée,
Là l'Univers jaloux de sa vaine fumée,
Par des soins assidus encense ses Autels.
Son Temple n'est point fait par les mains des mortels.
Dans les siécles vantés, la Grece ingénieuse,
L'antique Babilone & Rome ambitieuse,
Réunissant à l'art de riches ornemens,
N'ont jamais élevé de si grands Monumens.

Le Dôme * offre aux regards quatre faces brillantes,

* Le Dôme est representé d'une forme quarrée, les quatre faces ont des portes ouvertes, vis-à-vis les quatre points des Cieux, pour marquer que les diffé-

Egales

Égales en beauté, mais toutes différentes ;
Quatre portes d'airain d'un abord ſpatieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des Cieux :
Là ſont repréſentés les Héros que les Fables,
Par leur antiquité nous rendent reſpectables,
Et ceux qui les premiers élevant des Remparts ;
Les armes à la main protégerent les Arts.
Les faces du dehors richement revêtues
De ces hommes fameux conſervent les Statues ;
Les Guerriers dans le marbre ont l'aſpect menaçant ;
Et les Légiſlateurs le front réfléchiſſant.

La façade où le ſoir Phœbus peint ſa lumiere ;
Des exploits de Théſée, offre aux yeux la carriere ;
Perſée y brille armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce Guerrier.
Hercule * s'appuyant de ſa lourde maſſue,
Sur ſes divers travaux ſemble fixer ſa vûe.
Orphée eſt entouré des fiers monſtres des bois ;
Ils acourent en foule aux accens de ſa voix,

rentes Nations peuvent y être admiſes. Le côté de l'Occident eſt d'une Architecture Grecque ; l'ordre dorique eſt particuliérement conſacré aux Héros & aux Guerriers; les Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, repréſentent les plus anciens Héros qui ſe ſont diſtingués dans les Armes & dans les Arts.

* Hercule eſt repreſenté dans la même attitude que la fameuſe Statue de l'Hercule-Farneſe.

Les arbres enchantés tranſportent leurs racines
Près des Echos remplis de ſes chanſons divines.
A ſes ſons créateurs par un nouveau pouvoir,
Amphion voit ici les pierres ſe mouvoir :
Thébes ſort de la terre aux accords de ſa lyre,
Sur le Mont Cithéron, Echo vient les redire;
Les Rochers ébranlés par l'effort de ſes ſons,
S'écroulent en roulant dans le fond des Valons.
De la Ville auſſitôt les remparts s'établiſſent,
Les voûtes à ſon gré ſe forment, s'arrondiſſent,
Les colonnes, les Tours s'élevent à ſes yeux,
Comme on voit ſur le ſoir s'élever vers les Cieux
Les épaiſſes vapeurs d'un Valon trop humide
Dont un ſoleil brûlant à pompé le fluide.

Le côté que l'Aurore éclaire à ſon lever,
Montre un Temple qu'à Bel * Ninus fit élever.
Cirus au même rang brille parmi les ſages ;
A leurs auguſtes traits on reconnoît les Mages :
Zoroaſtre agité, ſa baguette à la main,

* Bel ou Belus fut le pere de Ninus, fondateur du Royaume des Aſſyriens, & Cirus de celui des Perſes.

Les Mages & les Caldéens s'appliquoient à la Magie & à l'Aſtronomie, c'étoit preſque la ſeule ſcience des anciens peuples de l'Aſie : Zoroaſtre y excella; il nous eſt reſté peu de choſe de la morale & des écrits de ces Philoſophes, excepté de Confucius, le grand Législateur des Chinois, qui vivoit il y a environ 2000 ans.

Dans des cercles divers, consulte le Destin.
Les Caldéens profonds dans l'art de la Magie,
Apprennent à ses pieds la vaine Astrologie.
En de sombres déserts, des peuples respectés,
Les Brachmanes trompeurs sont tous représentés;
Leur magique pouvoir qu'enfanta l'imposture,
Prétend donner des loix à toute la nature;
Ils arrêtent la Lune avec des Talismens,
Evoquent à leur gré les morts des monumens,
Et cherchent sans relâche au fond de leurs retraites,
Les différens aspects du Ciel & des planettes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux,
Le seul Confucius l'emporte sur eux tous.

Des Prêtres de Memphis dans des niches dorées,
On découvre au midi les Images sacrées;
Législateurs du Peuple, interpretes des Dieux,
Ils mesurent la Terre, & contemplent les Cieux;
Le compas à la main ils décrivent des sphéres,
Et partagent le tems en des cycles Lunaires.
Au milieu d'eux paroît le vaillant Sesostris,
De son pompeux éclat mes yeux furent surpris;
Les Rois que la fortune avoit mis dans ses chaînes,

Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les rênes,
Entre chaque Statue, on trouve sur ces Murs,
Un sçavant obélisque orné de traits obscurs. *

Le Temple vers le Nord enrichi de Sculpture,
Où le travaille & l'art étouffent la nature, **
Présente Zalmolxis l'œil fixe & l'air rêveur;
Le frénétique Odin expirant de fureur:
Les célèbres Guerriers sortis de la Scythie,
Dans leurs sombres regards montrent leur barbarie.
Des colonnes de fer par ordre en double rang,
Soutiennent ces Héros encor souillés de sang.
En ce lieu paroissoient les antiques Druides,
De leur Religion les Prêtres & les guides:
Les Bardes par leurs Vers, & leurs barbares chants,

* Les sciences des anciens Prêtres de l'Egypte, consistoient dans la Géométrie & l'Astronomie; ils avoient grand soin de conserver les principaux faits de leur histoire sur des Obélisques. Leur plus grand Héros fut Sesostris: Diodore de Scicile nous a conservé la mémoire de ses actions & de ses conquêtes: On dit qu'il se fit traîner dans son Char par les Rois qu'il avoit vaincus. La description de sa Statue, dans ces Vers, est prise sur celle qu'Hérodote dit avoir vûe de son tems.

** Cette Architecture convient à cette partie du monde, la science de ces Peuples est beaucoup plus obscure que celle des autres Nations: Zalmolxis fut Disciple de Pytagore; il enseigna le premier l'immortalité aux Scythes. Odin fut Législateur des Goths; on dit qu'étant sujet à des accès de frénésie, il persuada à ses Sectateurs qu'il recevoit dans ces momens l'inspiration de quelque Divinité, qui lui dictoit des Loix; l'invention des caractéres runiques lui est attribuées. Les Druides & les Bardes étoient les Législateurs de ces Poëtes célébres par leurs sauvages vertus, ces Héros barbares comptoient pour un déshonneur de mourir dans leurs lits, & se précipitoient dans une mort certaine, pour un nom avenir, dans l'espérance que leurs belles actions seroient célébrées par leurs Bardes.

Célébrant les fureurs de ces fiers Conquérans;
Mille jeunes Guerriers que l'amour de la gloire,
Fit courir à la mort pour vivre dans l'hiſtoire:
Et tant d'autres Héros dont les faits plus douteux
Sont gardés par reſpect pour ces tems fabuleux.
Le luſtre de ces murs par l'effet de l'optique,
A ſur tous les objets comme un pouvoir magique,
Leurs divers points de vûe, en change la couleur,
En augmente l'éclat, le nombre & la grandeur:
Ces murs myſtérieux ne ſont partout qu'emblêmes,
Et ce miroir trompeur rend tout dans les extrêmes.

Tandis que tant d'objets raviſſent mes eſprits,
Le dedans du Palais s'offre à mes yeux ſurpris;
Là des Hiſtoriens les ſçavantes cohortes,
Sous des vêtemens blancs, gardent le ſeuil des portes.
Dans l'airain chargé d'or d'un travail achevé,
Le Tems ſa faulx en main ſur leurs bancs eſt gravé,
Et ſon dos accablé ſous le poids des années,
Porte languiſſament ſes aîles enchaînées.
L'intérieur du Temple eſt rempli de Guerriers,
Dans le bruit, dans le ſang recueillant des Lauriers.
Vainqueur de l'Univers, eſclave de lui-même,

L'invincible Alexandre y tient le rang suprême ;
César maître du monde, & maître de son cœur,
Entre Minerve & Mars suit de près ce Vainqueur.
Les Mortels généreux qui sans chercher la gloire,
Pour le bonheur du Peuple ont aimé la victoire,
Tiennent le premier rang parmi tant de Héros :
Tels qu'Epaminondas fameux dans le repos,
Timoleon * vengeur & meurtrier d'un frere ;
Scipion des Romains le héros & le pere,
Bon Citoyen dans Rome & grand dans les combats.
Tel fut Aurelius qui marcha sur ses pas ;
Dans un rang souverain, à la vertu fidéle,
Il fut son propre juge & des Rois le modele.

Près de lui sont placés les Héros malheureux,
Dont les faits moins bruyans, ne sont pas moins fa-
meux ;
Au milieu d'eux Socrate est mis au rang suprême ;
Aristide ** le Juste, injuste pour lui-même,

* Timoleon sauva la vie à son frere Timophane, dans un Bataille entre les Argiens & les Corinthiens ; mais dans la suite s'appercevant qu'il vouloit devenir le Tyran de son Pays, & préférant le bien public aux liens du sang, il lui donna la mort.

** Aristide mérita le nom de juste par son intégrité, lorsqu'il fut banni par l'ostracisme ; comme il étoit d'usage que chacun écrivît sur une écaille d'Huitre le nom du Citoyen qu'il vouloit exiler, un Paisan qui ne sçavoit point écrire, s'adressa à lui, sans le connoître, pour le prier de lui ren-

Rejettant les conseils que dicte l'intérêt,
De son bannissement vient de signer l'arrêt.
Agis * & Phocion demandent sans murmure,
Qu'on répare les torts que leur fit l'imposture:
Le sévere Brutus livre un fils à la mort,
Et Caton par le fer fuit un plus triste sort.

Dans le centre du Chœur six colonnes pompeuses,
Portent des grands Auteurs les Images fameuses; **
Sur un Trône formé d'un éternel rubis,
Au haut de la premiere, Homere étoit assis;
Ce célébre Vieillard pere de l'Harmonie
Montre encor dans ses traits le feu de son génie,
Quoiqu'aveugle, ses yeux ont un air de fierté,
Et les ans l'on vieilli sans l'avoir maltraité:
Sa colonne immortelle offre dans sa sculpture
Des malheurs des Troyens la funeste avanture;
Le trait dont Diomede osa blesser Venus,

dre ce service; Aristide y signa son nom, & par ce moyen il se condamna lui-même.

* Agis, Roi des Lacédémoniens, pour avoir voulu remettre en vigueur les Loix de Licurgue, fut étranglé en prison par Cléombrote. Phocion, Capitaine Athénien, d'une vertu sévére & grand guerrier, fut accusé faussement de trahison, & condamné à mort par le Peuple.

* Près du Trône de la Renommée sont placés les Auteurs les plus célébres de l'antiquité; leur attitude exprime leurs différens caractéres, la sculpture de leur colonne marque les principaux sujets de leurs Ouvrages, & fait allusion à leur maniere de penser & de s'exprimer.

Patrocle terrassé par des coups imprévus,
Et le fils de Thetis pour venger sa mémoire,
Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.
L'expression & l'art animent ces portraits,
Le feu des Combattans est gravé dans leurs traits.

Le Pilastre suivant, sans éblouir la vûe,
Soutient un riche Trône orné d'une Statue;
L'ouvrage en est fini, l'artiste vigilant,
Employa sur l'or pur l'effort de son talent:
A son maintien modeste on reconnoît Virgile,
Il montre en triomphant un cœur simple & tranquile;
Charmé de son rival, sans en être envieux,
Sur le divin Homere il a toujours les yeux:
Au tour de sa colonne, on voit dans sa sculpture,
Didon sur le Bucher mourant pour un parjure;
Les Guerres des Latins, la mort du Roi Turnus,
L'embrasement de Troye, & le fils de Venus;
Il se sauve accablé sous le poids de son pere:
Sur le milieu du Trône est en gros caractere,
Ecrit en lettres d'or: *Je chante le Héros,*
Qui des Rives de Troye, après de longs travaux,
Aborda le premier aux bords de Lavinie.

Plus loin dans les accès de ſon bouillant génie,
Sur un Char éclatant, Pindare ambitieux *
Dans ſon rapide vol ſemble aſpirer aux Cieux ;
Sur ſa Harpe on lui voit, d'une main nonchalante,
Tirer des ſons hardis de la corde tremblante.
Les courſes & les jeux que la Grece a vantés,
Au tour de ſon pilaſtre étoient repréſentés :
De jeunes combattans, amoureux de la gloire,
Par différens chemins, y cherchent la victoire;
Au bout de la carriere, ils tournent tous leurs pas,
Neptune & Jupiter animent leurs combats;
L'un panché ſur ſon char brille par la viteſſe,
L'autre auprès du Vainqueur ſuccombe avec nobleſſe;
Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçans,
Et leurs fougueux Courſiers y ſemblent bondiſſans.

Sur un pilier d'airain ** l'ingénieux Horace,
Occupe en ce ſéjour une éclatante place;
Il régle les écarts; & tempere les tons
Dont le feu de Pindare animoit ſes chanſons;

* Pindare eſt dépeint dans un char volant, pour faire alluſion à la vivacité de ſon génie, & aux jeux de la Grece qu'il a célebrés. Neptune préſidoit aux jeux Isthmiques, & Jupiter aux jeux Olimpiques.

** Eſt exprimé par ce Vers :

Exegi monumentum ære perrennius.

Sa lire réunit, ſans paroître forcée,
Aux doux ſons de Sapho, les Vers hardis d'Alcée: *
Son pilaſtre éternel, ſur ces obliques rangs,
Préſente à mes regards mille objets différents;
D'un côté ſont les ris, Glicere & la moleſſe,
Ici Céſar Vainqueur, là le Dieu de l'Yvreſſe:
A l'abri d'un Laurier ſous un mirthe amoureux,
Le Poëte entouré des Graces & des Jeux
Enſeigne la ſageſſe & chante la Victoire.

Ariſtote à côté jouit d'un autre gloire,
L'air penſif eſt empreint ſur ſon front couronné;
Des maiſons du Soleil il eſt environné,
Et ſes ſçavans regards pénétrant la nature,
Embraſſent d'un coup d'œil les Cieux & leur ſtructure.

En habit de Conſul Ciceron au Bareau,
Jouit près de l'Autel d'un triomphe auſſi beau;
Ses geſtes, ſon maintien trompe ſi bien la vûe,
Qu'on penſe voir agir & parler ſa Statue:
Il eſt dans l'attitude où jadis au Sénat,

* Ce mélange exprime le caractére des Odes d'Horace, & fait alluſion à ces mots:

Spiritum graïa tenuem camana.

Il défendit le peuple, il conserva l'Etat;
Et Mercure élevé sur la même colonne,
Admire ses talens l'écoute & le couronne.

Sur ces pilliers d'airain, un dôme merveilleux,
S'éleve par sa cime aux globes lumineux;
Envain à son sommet les yeux veulent atteindre,
Son immense circuit ne pourroit se dépeindre.
La Renommée ici tient sa superbe Cour;
L'or & les Diamans ornent ce beau séjour,
Le Plat-fond parsemé de pierres transparentes,
Produit mille rayons de couleurs différentes;
Et ces feux rassemblés, réfléchis sur l'Autel,
Donnent aux ornemens un éclat immortel.
Ainsi brillent la nuit, sur la voûte azurée,
Les astres éclatans dont elle est éclairée.
De ce séjour sacré l'Immortelle à l'instant
Sçait & rend à la fois chaque fait important.
Admirant de ces lieux le goût & la richesse,
Sur un Trône élevé j'apperçois la Déesse;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur;
Mais sur ce rare objet plus je fixe la vûe,

Plus je vois s'allonger & grossir sa Statue:
Les ornemens pompeux qui couronnent son front,
S'élevant jusqu'au dôme en touchent le plat-fond,
Et le Temple splendide où régne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Je la vois sous la forme & sous les mêmes traits
Dont la Fable a chargé ses bizarres portraits;
Sous ses bras, sous ses pieds, ses aîles étendues
La portent sur la Terre, & l'élévent aux Nues;
Elle a des yeux sans nombre à tout instant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de sa bouche il sort des langues innombrables.
Les neufs Sœurs entouroient ses genoux vénérables,
Prêtes à recevoir sa critique & ses loix;
Elles réglent leurs tons sur sa brillante voix:
La Déesse d'abord annonce sur sa lyre,
Le mode harmonieux que le sujet inspire;
Ses chants ont pris naissance avec les premiers tems,
Et les siécles futurs entendront leurs accens.

Tandis que j'écoutois ces sons qui me ravirent,
Les Trompettes du Temple en tous lieux retentirent;
Des bouts de l'Univers, les peuples à l'instant,

Se rassemblent au bruit de l'airain éclatant.
Leurs vêtemens divers, leurs mœurs & leur langage
Composent un étrange & bizarre assemblage.
Vous voyez au Printems en bataillons épais
Les Abeilles voler sous les ombrages frais;
La Troupe aîlée errante au bord d'une onde pure
Fait retentir les airs de son bruyant murmure,
Et sur les champs semés des plus belles couleurs,
S'empresse de puiser le suc de mille fleurs.

Ainsi le peuple en foule environne sans cesse
Le magnifique Trône où régne la Déesse.

Là sans distinction placés aux mêmes rangs,
Sont le pauvre, le riche, & le peuple & les grands;
Et le Vieillard conteur, & la Jeunesse folle,
Chacun plaide sa cause aux genoux de l'Idole;
Les hommes vertueux & les hommes pervers,
Courent au même but par des chemins divers:
Par l'amour de la gloire en tout tems animée,
Leur ame cherche ici la seule Renommée;
Mais les uns par son choix aux honneurs sont admis,
Les autres dans l'oubli restent ensevelis.

Quelquefois dans son Temple, il est des injustices,
De sa sœur la Fortune, elle suit les caprices.

L'encens sur leurs Autels brûle en toute saison;
Mais, comme elle, en aveugle elle répand ses dons.

La foule des Sçavans remplit d'abord le Temple,
Nos immenses Ecrits des Auteurs sont l'exemple:
Déesse, disent-ils, prête-nous ton secours,
Comment se sont passés, nos nuits & nos beaux jours?
A chercher les moyens & d'instruire & de plaire,
Nos travaux assidus trouverent pour salaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos soins mérité,
Des talens, du sçavoir, quelle est la récompense?
Les seuls dons qu'en ce lieu ta volonté dispense.

La Déesse reçoit ce précieux encens,
Par son ordre on unit les plus tendres accens;
Sa Trompette en tous lieux retentit de leur gloire:
D'abord les tons flatteurs des Filles de Mémoire
Forment à l'unisson des chants harmonieux,
Par dégrés, ces concerts s'élevent jusqu'aux Cieux;
Leur voix parfumoit l'air d'une odeur plus charmante
Que l'ambre d'Arabie, & la Rose naissante.

Animés par ces sons, les hommes vertueux,
Présentent à genoux, leur offrande & leur vœux:
Par vos dons, disent-ils, flatteuse Renommée,
La modeste vertu, fut toujours animée:
Quoi! sans distinction, les bons & les pervers,
Jouiront des honneurs ou porteront des fers!
Dans ce Temple sacré la vertu reconnue,
Au suprême bonheur est souvent parvenue.

L'Immortelle bientôt pour célébrer leurs noms,
Monte ses doux concerts sur les plus brillans tons,
L'Univers étonné du son de la Trompette,
Applaudit à ce bruit, l'écoute & le répéte.

Aussitôt vers l'Autel de nouveaux aspirans,
Dans un humble maintien se mettent sur les rangs:
L'amour du bien public fut leur unique affaire;
Leur cœur toujours rempli du desir de bien faire,
Espere aussi trouver le plus flatteur retour.
Soudain la Médisance & sa nombreuse Cour,
Avec un bruit pareil à celui du Tonnerre,
Lance ses traits malins aux deux bouts de la Terre;
Tout le monde paroît attentif à sa voix,

Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.

Dans un maintien farouche, & d'un ton d'assurance,
A son tour dans le Temple un autre Troupe avance;
Sur des fronts couronnés j'apperçus des lauriers;
Leurs bras étoient armés de fer, de boucliers:
Pour toi, s'écrioient-ils, Déesse, pour tes charmes,
Nos jours se sont passés au milieu des allarmes;
Remplissant l'Univers de flamme & de terreurs,
Sur une mer de sang, environnés d'horreurs,
Notre espoir se flattoit d'acquérir des empires,
Ces glorieux forfaits toi seule les inspires:
Nos célébres vertus n'ont d'autre objet que toi.
O, foux ambitieux éloignez-vous de moi,
Dit la Divinité, que vos jours & leur nombre
Restent ensevelis dans la nuit la plus sombre;
Que vos vains monumens soient détruits à jamais,
Et vos noms oubliés aussi-bien que vos faits!
Soudain envelopés d'une nuit imprévue,
Ces phantômes brillans s'éclipsent à ma vûe.

En leur place bientôt de modestes mortels,
Sans parure & sans art s'approchent des Autels;

Sans

Peu de gens composoient cette marche tranquile ;
Grande Idole du monde à vous tout est facile,
Disoient-ils humblement, nés sans prétentions,
Le séduisant espoir de partager vos dons,
Ne nous inspire point nos vœux & nos homages,
Vivre ignorés de tous est là gloire des sages ;
Nous demandons pour prix de nos simples vertus,
Ayant vécû cachés, de mourir inconnus :
Ne gravez point nos noms sur votre Autel suprême,
Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même :
Laissez nos cœurs jouir de ce bonheur secret.
O! vous dont la vertu fut le premier objet,
Vous vivrez pour toujours au Temple de Mémoire :
Chantez, Muses, chantez leur triomphe est ma gloire,
Quels noms méritent mieux de percer l'avenir ?
Que les Vents à vos voix viennent se réunir,
Dit la Divinité ; soudain leur symphonie
Retentit dans les airs, les remplit d'harmonie ;
Le Ciel avec plaisir écoute ces concerts,
Et leurs sons enchanteurs ravissent l'Univers.

Dans des pas cadencés la bouillante jeunesse,
Vient aussi présenter ses vœux à la Déesse ;

Nous devons, difoit-elle, atttirer vos regards,
Notre air noble & galant mérite des égards;
Admirez nos plumets, l'éclat de nos dorures;
C'eft nous qui décidons du goût & des parures,
Des Spectacles, des Bals, des Cadeaux & des Jeux;
Sans ceffe nous cherchons le fecret d'être heureux:
Nous avons fait un art des plaifirs de la Table,
Du beau talent de plaire, & de paroître aimable;
Pour être plus connus, nous vivons à la Cour;
Là notre unique foin eft l'intrigue & l'amour;
Nos jours font pour les Grands, nos nuits font pour
les Belles;
Nos foins ont réuffi rarement auprès d'elles;
Mais pour nous confoler de nos mauvais fuccès,
Nous nous plaignons partout d'être aimés à l'excès;
Nous nommons ces beautés, même fans les connoître;
Quand on nous croit heureux, nous nous figurons
l'être:
Laiffez d'autres jouir de la réalité,
Donnez-nous en l'honneur fans l'avoir mérité.

La Déeffe emboucha fa Trompette effrayante;
Et l'Univers rempli de fa voix médifante,

Tourna sur la vertu ses malignes fureurs :
Cet étrange succès trompa les Spectateurs,
De mille vœux pareils, le bruit se fit entendre.
Quel encens sur l'Autel vient donc de se répandre,
Dit la Divinité, Peuple frivole & vain,
Inutile au Public, vous travaillez en vain;
Jamais par ces faux airs, vous n'aurez l'art de plaire;
De vous-même occupé, fatigué sans rien faire,
Vous voulez usurper le prix des vrais Amans,
Ce bonheur ne s'obtient qu'après de longs tourmens:
Fuyez ces lieux sacrés, & que votre priere,
Soit la fable du Temple & de la Terre entiere.
La Trompette aussi-tôt rend mille sons perçans,
Le souris dédaigneux, les regards offensans,
Les propos à l'oreille, & l'aveugle censure,
Dans le Peuple malin s'augmentent sans mesure;
L'arrêt est applaudi par le bruit des sifflets.

Les mortels distingués par de fameux forfaits,
Arrivent les derniers aux pieds du Sanctuaire:
Ils fondent leur grandeur sur les maux du Vulgaire,
Sur leur ambition, fatale à leur pays,
Sur un Trône usurpé, sur des amis trahis,

Gens sans foi, sans vertu, dangereux, politiques,
Pernicieux aux Rois, fleau des Républiques ;
Ces traîtres espéroient que la Divinité
Consacreroit leurs noms à l'immortalité.
Dans la voûte à l'instant retentit le Tonnerre,
On craint que les éclairs ne consument la terre :
Les mortels consternés de ce fracas affreux,
Ressemblent dans la crainte à des spectres hideux,
La nature en frémit, & paroît ébranlée.

Mon Ame de mon corps s'étoit presque envolée,
Mes sens étoient émus par tant d'ojets divers,
Tant de sons différens avoient frappé les airs,
Qu'à peine je sentis une force inconnue,
Qui m'arracha du Trône & m'en ôta la vûe :
Devant moi j'apperçois un riche monument ;
Je ne sçais dans quel lieu ni dans quel élément ;
Si la terre ou les airs soutiennent sa structure ;
Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure ;
Il tourne sans relâche & le mur résonnant
Me répond par échos & me parle en tournant.
Les arbres offrent moins de fleurs & de feuillages,
La Mer a moins de sable aux bords de ses rivages

Que ce beau monument n'a d'accès différens ;
Les portes jour & nuit s'ouvrent dans tous les
tems ;
Mille chemins directs à ses murs viennent rendre ;
Les vents de toutes parts peuvent s'y faire entendre.
Comme on voit vers les Cieux la flamme remonter ;
Toujours les corps pesans au centre se porter,
Les Rivieres se rendre au vaste sein de l'Onde,
La boussole portée aux deux Poles du monde,
Après mille détours se fixer vers le Nord ;
Ainsi l'air en ce lieu comme par un ressort,
Porte & reçoit les sons envoyés de la terre ;
Du sein de l'Ocean & du lieu du Tonnerre,
Soit à voix haute ou basse, en jargon différent,
Cet endroit est le centre ou chaque mot se rend ;
Le silence & la paix n'y trouvent jamais place.
Lancés des bords d'un lac uni dans sa surface,
Une pierre avec force au milieu de ses eaux ;
Vous verrez à l'instant des cercles inégaux,
S'accroître par dégrés jusqu'aux bords du rivage ;
Du son qui se répand, ces cercles sont l'image :
D'abord le lieu frappé reçoit l'impression ;
Elle s'étend dans l'air par ondulation ;

De l'espace voisin celui qui l'environne,
La porte encor plus loin, & tout l'air résonne.

Là j'entendis, parler & de haine & d'amour,
Et de Guerre, & de paix, des intrigues de Cour,
De disette, de maux, de biens & d'abondance,
D'épargnes, de talens, de défauts, de dépense,
De tempêtes sur Mer, de profits, de trésors,
De prodiges nouveaux, de Cometes, de Morts,
De changemens d'Etat, de coups de la Fortune,
De Favoris rentrés dans la classe commune,
De Droits mal imposés, de Réglemens nouveaux;
Rien d'entiérement vrai, ni d'absolument faux.

De toutes parts la foule entre & ressort sans cesse;
L'un en passant renverse un rival qui s'empresse,
L'autre avance, recule & s'éclipse à l'instant.
L'Astrologue trompeur, le rusé Charlatan,
Le Phanatique en feu, le crédule Alchimiste;
L'homme de Loi pédant, l'ennuyeux nouvelliste,
Tous les gens à projets fourmillent dans ces lieux;
L'impatience ardente est peinte dans leurs yeux.
Les bruits semés dans l'un & dans l'autre hémisphere,

Là se disent tout haut, ici dans le mistere;
Avec empressement tous courent répéter,
Les mensonges nouveaux qu'on vient de leur conter:
Chacun ajoûte au bruit qu'il se plaît à répandre,
Il augmente toujours à force de s'étendre:
Ainsi d'une étincelle on voit en un moment
Par la force de l'air naître un embrâsement.
Ces Contes par le tems quelquefois s'établissent,
Changeant comme la Lune, ils croissent, s'affoiblissent:
Ont-ils acquis le droit de tromper les humains?
Ils s'assemblent en foule & ces mensonges vains,
Aussi promts que les Vents, aussi glissants que l'Onde,
Tombent par millions dans l'enceinte du monde;
Les uns sont destinés à percer l'avenir,
D'autres au même instant doivent naître & finir:
Comme on voit en Eté des Insectes paroître,
Et mourir aussi-tôt qu'ils commencent à naître.
La Renommée annonce en tous lieux à la fois,
La force de ces bruits, & leur datte & son choix.

Là vous voyez souvent dans un étroit passage,
Le faux se réunir à la vérité sage,

Quelque tems sur leurs droits l'avantage est douteux,
A la fin rassemblés par d'invincibles nœuds,
Ils volent dans les airs & leurs traits se confondent;
Sur leurs livres envain les sçavans se morfondent,
Espérant les trouver quelquefois séparés,
Pour toujours l'un de l'autre ils se sont emparés.

Tandis que mon esprit contemploit ces merveilles,
Je crus ouir quelqu'un criant à mes oreilles :
Jeune homme ambitieux! venez-vous aux Autels
Dans l'espoir d'obtenir les honneurs immortels?

A ces mots je réponds, avec un cœur sincere,
Un nom dans l'avenir est un prix que j'espére;
La Renommée a droit de charmer tous les cœurs;
Mais nul n'est plus épris de ses rares faveurs
Qu'un nouvel habitant de la double coline:
Hélas! qui peut sçavoir le rang qu'on lui destine.
Les lauriers immortels s'obtiennent rarement,
On les cueille avec peine, on les perd aisément:
Que survivre à soi-même est un foible avantage;
Des plus illustres morts c'est pourtant l'héritage :
Nous y sacrifions la vie & la santé,

Nos plaisirs, la fortune & la tranquilité;
Le prix est incertain & le dessein est vaste.
D'abord pour parvenir, il faut louer le faste,
Souffrir sans murmurer les caprices des Grands,
Les flatter sur l'esprit, le mérite, les rangs;
Si vous réussissez, l'impitoyable envie
Par ses poisons secrets troublera votre vie;
Les Auteurs méprisés s'armeront contre vous;
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux.

Sans dédaigner tes dons, flatteuse Renommée,
De l'éclat qui les suit, mon ame est moins charmée:
Si jamais tes lauriers environnent mon front,
Je les aurai sans soins & sans souffrir d'affront:
Quoi, je louerois les sots! j'encenserois le vice!
Ah! si vous ordonnez d'approuver l'artifice,
De flatter en aveugle, & de suivre les loix
Des heureux que le sort illustre par son choix;
Ou s'il faut établir mon nom & ma mémoire,
Sur la chute d'un autre, en détruisant sa gloire,
Enseignez-moi, Déesse, à mépriser des dons,
Qu'on ne peut obtenir que par des trahisons:

Arrachez de mon cœur la soif d'une autre vie ;
Que je vive sans tâche, ou que mon nom s'oublie ;
Donnez-moi les honneurs qu'on doit aux gens de bien,
Ou laissez-moi tranquile, & ne m'accordez rien.





IMITATION

D'une Epître de M. Pope, à une jeune perſonne, ſur ſon départ pour la Campagne.

PAr l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corine, il faut quitter la Ville pour les Champs,
Dans le tems où vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs ſe font entendre;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait ſi charmant il faut vous dégager,
Et quitter ſans retour l'Amant qui vous adore,
Après un doux baiſer qu'il vous dérobe encore.
Abandonner le Cours, le Bal, & les Concerts,
Pour un Château gothique, & des Jardins déſerts!
Dîner juſte à midi! ſe coucher à dix heures!
N'avoir pour paſſe-tems, dans ces ſombres demeures,
Que des Nœuds, du Caffé, des Romans, un Miroir!
S'y parer ſans projet! déſirer ſans eſpoir?

Quel état à quinze ans ! quoi n'avoir pour ressource
Qu'un Campagnard voisin prêt à finir sa course,
Ou son fils fier & sot, dont le triste entretien
Est de vanter son nom, son fusil & son chien,
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire,
Vous baise brusquement, promet de n'en rien dire;
A table fait l'amour en poussant vos genoux,
Et hormis son Cheval, n'aime rien tant que vous.

Les songes quelquefois charmant votre retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre souvenir vous rendra dans ces lieux
Le spectacle brillant qui plaisoit à vos yeux:
Des Comtes, des Barons, des Ducs imaginaires,
Passeront devant vous, dans vos bois solitaires;
Vous croirez leurs regards fixés sur vos attraits;
Mais au réveil le jour confondant ces portraits,
Vous les verrez bientôt s'éteindre & disparoître:
Au fond de votre cœur vous sentirez renaître
L'ennui, le désespoir, la foule des desirs,
Ainsi se détruiront vos honneurs, vos plaisirs.

Tel est de votre Amant le destin déplorable,
L'autre jour pour charmer la douleur qui m'accable;

Mon esprit égaré s'envola près de vous ;
Pour jouir plus long-tems d'un entretien si doux,
Je cherchai dans le bois un séjour plus tranquille ;
Quel malheur ! aussi-tôt un fâcheux de la Ville
Frappa sur mon épaule, & rappella mes sens :
Corine ! sans pitié pour mes tendres accens
Votre Ombre disparut, transporté de colére,
Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimere,
Et restai, comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir subitement vû changer mon destin.

F I N.